Avant la tempête

30/10/2011 à 7h00
Par Hugo Natowicz

En 2007, le journal espagnol El Pais publiait un supplément week-end consacré au “miracle islandais”. Le ton du journal était empreint d’une grande bienveillance : économie, société, l’Islande était à la pointe de l’humanité. Je me rappelle surtout d’un trait d’esprit du journaliste qui mettait en opposition, classements à l’appui, ce petit paradis avec la lie de l’Europe : la Russie. Un pays miné par la grisaille, la déprime et la vodka. Ces lignes, ce ton, m’avaient indigné, même si je ne pouvais deviner le krach qu’allait connaître le “miracle islandais”, et bien d’autres miracles tout aussi illusoires, comme celui de l’Espagne ou encore des “tigres baltes”.

> ***Le temps passant, c’est désormais l’ensemble du “miracle européen” qui est au bord du gouffre. A mesure que le système sur lequel s’est érigée la prospérité de l’après-guerre se fissure, la crise nous renvoie à une question essentielle : sur quoi repose réellement la richesse des nations ?***

N’étant pas économiste, je ne cherche nullement à dresser ici une analyse technique de la situation mondiale dans ce domaine. Toujours est-il qu’une rencontre fortuite m’a poussé à y réfléchir.

La scène se passait dans un café du centre de Moscou. Je liai la conversation avec mon voisin de table, un homme d’affaires russophone originaire des républiques baltes qui s’était reconverti dans la vente d’or. Je lui fis remarquer que les affaires devaient bien marcher dernièrement.

Après avoir évoqué la ruée vers l'or actuelle des épargnants, il fit une remarque assez juste, que je résumerai comme suit : "*L'or est indépendant de toutes les magouilles d'un marché dont la valeur ne repose sur rien et s'écroulera prochainement. Vous autres Européens allez particulièrement souffrir. Vos dirigeants ont fait le choix de former des générations de nantis qui ont perdu tout contact avec la réalité, le concret. En Russie, les gens ont connu un défaut de paiement il y a 13 ans, et n'ont pas encore confiance dans le système financier. Ils auront moins de mal à prendre une bêche, un râteau et à aller cultiver le jardin de leur datcha*".

Cette vision un peu apocalyptique de notre futur proche possède néanmoins une part de vérité. J'ai toujours considéré qu'en France, l'attachement aux bienfaits octroyés par l'Etat-providence avait atteint un niveau pervers, bridant le développement de la société. Gâtés par un système fondé sur des privilèges en tous genres, les Français donnent souvent l'impression de s'agripper à leurs acquis au point d'en perdre toute initiative.

Retraite, chômage, allocations, et j'en passe : la prospérité est une manne qui rappelle à de nombreux égards une drogue dure. Une drogue qui a dans une large mesure précipité les gouvernements dans la spirale de la dette. Les graves problèmes de l'économie mondiale risquent de malmener l'édifice social de l'Europe, et de ramener ses citoyens vers une dure réalité.

Retard salvateur ?

C'est un fait : l'équilibre actuel des pays occidentaux, caractérisé par une économie réelle déconnectée d'un système financier devenu fou, ne peut durer *ad vitam aeternam*. Une partie importante de la prospérité actuelle est fondée sur un leurre : le crédit, unissant un club de pays s'empruntant les uns aux autres. La crise aidant, il se pourrait fort bien

qu’un ou plusieurs maillons lâchent. Et que la corne d’abondance de cet argent “fictif” tarisse.

Il est symptomatique de constater que la Russie, pour de multiples raisons historiques, reste en marge de la mondialisation. Une circonstance qui pourrait s’avérer cruciale, à l’heure où différents économistes sérieux augurent un krach historique dans un avenir proche.

Suite au défaut de paiement de 1998, qui provoquait une ruée vers les banques et la ruine de nombreux épargnants, la Russie a dû remonter la pente en s’astreignant à la plus grande austérité. Riche de ses matières premières, le pays bénéficie d’un vaste excédent commercial. Refusant de vivre au-dessus de ses moyens et de recourir à l’endettement à outrance, la Russie affiche certes un “retard” sur l’Occident en termes de progrès et de bien-être social. La contrepartie, c’est qu’elle a largement échappé au piège d’une financiarisation à outrance de son économie. Cause ou conséquence ? L’attachement des Russes aux bienfaits de la société moderne reste moins important qu’à l’ouest de l’Europe.

Je citerai à nouveau le cinéaste russe Andreï Konchalovski, qui évoque mieux que quiconque le “retard salvateur” qu’affiche la Russie au sein du monde moderne : “*Huxley a dit que l’Ouest allait vers la crise en Rolls Royce, et les Russes en tramway. Et comme nous sommes en tramway, il nous reste quelques valeurs du XIXe siècle : l’amour pour le théâtre, pour les livres, on lit, on se dispute, on discute du sens de la vie. Il y a belle lurette qu’on ne parle plus de ces choses en Europe ! Au temps de Herzen ou de Dostoïevski, on n’en parlait déjà plus ! On ne parle que d’argent. Mais en Russie il reste un besoin pour les choses spirituelles, qui ne pénètre pas partout de façon homogène dans la société, mais reste très fort. Et c’est précisément parce que nous sommes en retard que nous sommes forts*“.

Si les risques sont grands pour l’économie occidentale sur le

court terme, c’est aussi l’ensemble du système politique et moral que celle-ci soutenait qui pourrait s’effondrer. Les forces de l’histoire menacent, comme elles l’ont fait avec l’empire romain et d’autres, une architecture qui il y a peu semblait indestructible. La crise pourrait alors pousser l’homme à regarder en face sa condition, et à adopter un nouveau paradigme de pensée.

Dans cette vaste réorganisation, la Russie, “forte” de son retard, pourrait constituer un important réservoir d’inspiration pour l’avenir.

RIA Novosti